

la Matérielle, feuille

épisodique
(Seconde partie)

N°10, octobre 2003

C. Charrier, 7 impasse du Jardin des plantes
13004 Marseille (France)

SOMMAIRE

**Il était une fois la classe ouvrière,
l'opéraïsme**
Claudio Albertani

Made in Italy



IL ETAIT UNE FOIS LA CLASSE OUVRIERE, L'OPERAISMO

Claudio Albertani

Ce texte est un extrait de l'article
*Empire et ses pièges,
Toni negri et la déconcertante trajectoire de
l'opéraïsme italien*

(Texte intégral sur le site *la Matérielle*)

Première publication □

À *contretemps*, n° 13, septembre 2003

Traduit le l'espagnol par Miguel Chueca

§ 1 – Le courant marxiste qu'on connaît en Italie sous le nom d'opéraïsme est né dans les années 1960 autour des revues *Quaderni Rossi* et *Classe Operaia*. Parmi leurs collaborateurs les plus



importants, on peut citer Raniero Panzieri, Romano Alquati, Mario Tronti, Sergio Bologna, Alberto Asor Rosa, Gianfranco Faina et Antonio Negri lui-même ⁽⁹⁾. A l'époque □ l'Italie vivait la fin du capitalisme agraire et du miracle économique. C'étaient les années sombres de la guerre froide et le pays subissait la double ingérence des Etats-Unis et de l'URSS. Derrière une façade menaçante, le Parti communiste italien acceptait de bon gré les règles du jeu qu'impliquait son éloignement permanent du pouvoir central, en échange d'une part (réduite) de pouvoir local.

§ 2 - La figure dominante dans les luttes sociales était l'ouvrier professionnel, c'est-à-dire ce travailleur qui exerce encore un certain contrôle sur le processus productif, qui possède un bagage important de connaissances techniques et qui est conscient de pouvoir administrer l'entreprise mieux que le patron. On avait affaire en l'occurrence à des travailleurs dotés d'une forte mémoire et d'une conscience antifasciste très marquée, qui déclaraient avec fierté "□ appartenir à la nation ouvrière" ⁽¹⁰⁾.

§ 3 - Les choses ne tardèrent pas à changer. L'exode rural, le décolllement industriel, la croissance du secteur tertiaire et la diffusion de la consommation de masse, tout cela modifia profondément la structure sociale du pays. L'existence de secteurs d'ouvriers non qualifiés n'était certes pas une chose nouvelle, mais à ce moment-là les industries du nord éprouaient un besoin croissant de main-d'œuvre bon marché afin d'impulser le développement des secteurs automobile et pétrochimique. La production fut fragmentée et, avec la diffusion de la chaîne de montage, surgit une nouvelle génération de jeu-

La Matérielle

nes émigrants en provenance du sud, qui n'avaient ni la culture politique ni les valeurs de la Résistance. Ils vivaient une situation particulièrement difficile, puisque la société locale ne les acceptait pas et que le syndicat se méfiait d'eux. Pourtant, ils allaient devenir bientôt les acteurs d'importants mouvements de protestation sociale.

§ 4 - La réflexion de *Quaderni Rossi*, dont le premier numéro parut en 1961, fut consacré à l'analyse de cette nouvelle et complexe réalité. La revue était éditée à Turin, centre nerveux de Fiat et des formes inédites d'organisation du travail. Son directeur, Raniero Panzieri, était un ex-dirigeant du Parti socialiste, de tendance luxemburgiste, qui maintenait des relations avec la gauche internationale non stalinienne. Quelques années avant, dans de polémiques *Thèses sur le contrôle ouvrier*, il avait défendu l'idée d'une démocratie ouvrière de base et soutenu l'idée que "Le parti, conçu d'abord comme instrument de classe devient une fin en lui-même, un instrument pour l'élection de députés [...] et un élément de conservation" (11).

§ 5 - Panzieri chercha à émanciper le marxisme du contrôle des partis politiques et à assumer un "point de vue ouvrier", en relisant Marx à partir de la lutte des classes (12). Il concentra son attention sur la planification, et interpréta le capital comme pouvoir social et non plus seulement comme propriété privée des moyens de production. Intervenant directement dans la production, l'Etat n'était plus seulement le garant, mais l'organisateur de l'exploitation. Dans la quatrième section du tome I du *Capital*, il trouva les concepts de "commandement capitaliste", d'"ouvrier social" ("travailleur collectif", dans la traduction espagnole que j'ai consultée) (13) et d'"antagonisme", qui sont restés, depuis, des références théoriques incontournables de l'opéraïsme. Il fut, de surcroît, un des premiers à étudier des œuvres de Marx jusqu'alors pratiquement inconnues, comme les *Grundrisse* (en particulier, le passage sur la machinerie) et le VI^e chapitre (inédit) du *Capital*, en récupérant le concept fondamental de "critique de l'économie politique" et les catégories de "soumission formelle" et "réelle" du travail au capital (14).

§ 6 - Alors que la gauche officielle s'embourbait dans l'idéologie du développement, Panzieri

étudia l'entrelacs de la technique et du pouvoir, qui l'amena à cette idée que l'incorporation de la science dans le processus productif est un moment-clé du despotisme capitaliste, et de l'organisation de l'Etat. De la sorte, Panzieri réalisa une inversion du marxisme orthodoxe - "une véritable révolution copernicienne" - et ouvrit la voie à la critique des idéologies sociologiques, de la théorie des organisations notamment, qu'il interpréta comme des techniques destinées à neutraliser les luttes ouvrières (15). Bien plus que d'autres, cet auteur prématurément disparu (il mourut en 1964) essaya de construire une pensée politique distincte de la pensée communiste, en s'émancipant du schéma de l'"intellectuel organique", où l'intellectuel est beaucoup moins l'expression organique de la classe ouvrière que du seul parti.

§ 7 - Autre personnage important de cette première phase de l'opéraïsme, Romano Alquati se chargea d'entreprendre des enquêtes empiriques dans les usines, en recourant à la méthode de l'"enquête participative" (en italien, *conricerca*), laquelle impliquait une rencontre d'égal à égal entre le sujet et l'objet de la recherche - c'est-à-dire entre les intellectuels et les ouvriers - en vue d'une libération commune. Alquati baptisa du nom d'"ouvrier-masse" (en anglais, *unskilled worker* ou *mass production worker*) le nouveau sujet politique - le travailleur migrant non qualifié et totalement séparé des moyens de production, lequel était en train de supplanter l'ouvrier professionnel. L'ouvrier-masse était la concrétisation de trois phénomènes parallèles - 1) le fordisme, c'est-à-dire la production de masse et la révolution du marché - 2) le taylorisme, soit l'organisation scientifique du travail et la chaîne de montage - 3) le keynésianisme, autrement dit les politiques capitalistes à grande portée de l'Etat-providence. L'ensemble de ces mesures exprimait la réponse du capital aux ouvriers qui avaient entrepris de prendre "le ciel d'assaut" au cours des années 1920-1930.

§ 8 - Les opéraïstes pensaient que, en Italie comme ailleurs, les grandes transformations fordistes avaient déjà été menées à leur terme et qu'on était en train de passer à l'étape du "refus du travail", autrement dit à cette aliénation totale de l'ouvrier à l'égard des moyens de production, qui débouchait sur l'absentéisme et une remise

La Matérielle

en question plus radicale du mécanisme de l'exploitation. De ce point de vue, l'histoire de la classe ouvrière apparaissait comme un formidable roman épique où les grandes transformations productives, de la révolution industrielle jusqu'à l'automatisation, semblaient promettre la réalisation progressive du plus vieux rêve de l'humanité : se libérer de l'effort au travail.

§ 9 - Une telle approche s'écartait radicalement de l'éthique du travail, cheval de bataille du PCI. D'après Sergio Bologna, "Quaderni Rossi a broyé l'hégémonie sur les presses de Mirafiori", ce qui était une façon de dire que la revue s'éloignait de la pensée du fondateur du Parti, Antonio Gramsci⁽⁶⁾. A mon sens, la relation des opéraïstes avec Gramsci était plus complexe qu'il n'y paraît : s'ils n'approuvaient guère l'historicisme de ce dernier (Tronti et Asor Rosa, par exemple, avaient été des élèves de Galvano Della Volpe¹, un anti-gramscien convaincu), ils appréciaient les notes sur "Américanisme et fordisme", où Gramsci présentait la transition vers les nouvelles formes de domination capitaliste. Comme lui, ils suivaient attentivement les transformations du capitalisme américain : "En Amérique, écrivait Gramsci, la rationalisation a déterminé la nécessité d'élaborer un nouveau type humain conforme au nouveau type de travail et de processus productif."⁽⁷⁾

§ 10 - Bientôt, les opéraïstes eurent la certitude que le phénomène de l'émigration intérieure tendait à rendre caducs les anciens déséquilibres entre nord et sud, axe des préoccupations de Gramsci. Et ceci non pas parce que le capitalisme italien les avait supprimés mais, au contraire, parce que la "question méridionale" était en train de s'étendre au pays entier, en particulier aux usines du nord, où s'accumulait la rage de ce nouveau prolétariat.

¹ Galvano della Volpe, inconnu (injustement) en France, soutient la thèse (*La logique comme science historique*, 1950) que la recherche par Marx en 1843, dans sa critique de Hegel, d'une « logique spécifique de l'objet spécifique » impose la substitution d'une opposition réelle (opposition-exclusion) à la catégorie de contradiction dialectique incluse dans la sphère de l'idéalisme. Une qui débouche sur l'incompatibilité du matérialisme historique et de la contradiction dialectique.

§ 11 - Une des réussites de ces auteurs fut l'élaboration du concept de "composition de classe". De même que, chez Marx, la composition organique du capital exprime une synthèse entre composition technique et valeur, pour les opéraïstes, la composition de classe met l'accent sur le lien entre traits techniques "objectifs" et traits politiques "subjectifs". La synthèse des deux aspects détermine le potentiel subversif des luttes, et cela permet de découper l'histoire en périodes, chacune d'entre elles étant caractérisée par la présence d'une figure "dynamique". Chaque fois, le capital répond à une certaine composition de classe par une restructuration à laquelle succède une recomposition politique de la classe, autrement dit le surgissement d'une nouvelle figure "dynamique"⁽⁸⁾. De même, les différentes expressions de cette recomposition favorisent une "circulation des luttes".

§ 12 - A l'été 1960, on avait pu observer une première manifestation de cette nouvelle composition quand, à l'occasion d'une convention du parti néo-fasciste - qui participait alors à un gouvernement de centre droit - devant se tenir à Gênes, une série de manifestations violentes avaient secoué cette ville et quelques autres. Elles se soldèrent par plusieurs morts, presque tous des jeunes gens, et la presse avait parlé, sur un ton méprisant, d'"une rébellion de rockers criminels" (de "teddy boys", selon l'expression alors à la mode). En revanche, dans une chronique écrite par un auteur proche de l'opéraïsme, nous lisons que "les faits de juillet sont la manifestation de classe de cette nouvelle génération élevée dans le climat de l'après-guerre. [...] Une génération située hors des partis"⁽⁹⁾.

§ 13 - En 1962, éclata l'affaire Fiat. Une fois expirés les contrats de travail du secteur automoteur, la corporation se trouva au centre d'un grave conflit du travail qui déboucha sur les violents affrontements de la Piazza Statuto (7, 8 et 9 juillet), à Turin. Accusés d'avoir signé des contrats-poubelle, les syndicats officiels furent ignorés par des dizaines de milliers d'ouvriers en grève qui déclenchèrent une véritable révolte urbaine. La police ne put reprendre la Piazza Statuto qu'après trois jours d'affrontements et après avoir reçu des renforts en provenance d'autres villes. Les protagonistes des événements, une fois de plus, étaient de jeunes méridionaux. Le PCI prit immédiate-

La Matérielle

ment position, en dénonçant les insurgés comme des “provocateurs fascistes”.

§ 14 - C’était le début d’une nouvelle étape de l’histoire italienne au fur et à mesure qu’apparaissaient de nouvelles pratiques d’affrontement des classes, on voyait augmenter la distance entre la gauche historique et les mouvements contestataires. La discussion fut très vive au sein de *Quaderni Rossi* et elle déboucha, en 1963, sur une première rupture. Si tous ses membres étaient d’accord sur la potentialité révolutionnaire de la nouvelle situation, il existait de sérieuses différences quant à l’attitude à adopter. Panzieri optait pour la prudence, quand Tronti, Alquati, Negri, Bologna, Asor Rosa et Faina voulaient passer à l’action. En 1964, ces derniers fondèrent *Classe Operaia*, “périodique politique des ouvriers en lutte”. Le groupe se proposait non seulement de contribuer à la recherche théorique mais aussi de consolider le réseau de relations et de contacts ébauchés les années précédentes ⁽²⁰⁾.

Les paradoxes de Mario Tronti

§ 15 - Signé par son directeur, Mario Tronti, l’éditorial du premier numéro de *Classe Operaia* - “Lénine en Angleterre” - indiquait le chemin à suivre : “On voit pointer une nouvelle époque de la lutte des classes. Les ouvriers l’ont imposée aux capitalistes avec la force objective des forces organisées en usine. [...] La classe ouvrière conduit et impose un certain type de développement du capital. [...] Un nouveau commencement est nécessaire.” ⁽²¹⁾

§ 16 - Penseur discuté et paradoxal, Tronti était convaincu que la récente intensification des luttes ouvrières ouvrait la voie à une transformation révolutionnaire. Mais, au lieu de se fier à la spontanéité des masses, à l’instar de Panzieri, il croyait plutôt à l’intervention du parti. Ses idées trouvèrent leur formulation définitive en 1966, avec la publication de *Operai e Capitale*, un livre plein d’intuitions brillantes et d’images suggestives, qui condensait les splendeurs et les misères de la seconde étape de l’opéraïsme.

§ 17 - Alors qu’ailleurs les néo-marxistes se perdaient dans d’interminables discussions sur les théories de la crise et l’effondrement du capita-

lisme du fait de ses propres contradictions, Tronti affirmait la centralité politique de la classe ouvrière, mettait l’accent sur le facteur subjectif et proposait une analyse dynamique des relations de classe. L’usine n’était plus le lieu de la domination capitaliste, mais le cœur même de l’antagonisme. Son approche allait à rebours de la tradition réformiste : la lutte pour le salaire était considérée comme une lutte *immédiatement* révolutionnaire dès l’instant qu’elle parvenait à faire plier le pouvoir du capital. La crise n’était plus comprise comme le produit d’abstraites contradictions *intrinsèques*, mais résultait de la capacité ouvrière d’arracher des revenus au capital.

§ 18 - Le discours de Tronti se concentrait sur les *tendances*, ce qui allait être à l’avenir une constante de la pensée opéraïste : il s’agissait de construire un modèle théorique qui permettrait d’anticiper le cours des choses. C’est pourquoi il fallait mettre “Marx à Detroit”, c’est-à-dire étudier les comportements du prolétariat dans le pays le plus avancé, là où le conflit apparaissait sous sa forme la plus pure.

§ 19 - Une telle approche pourrait paraître séduisante, mais les propositions pratiques qu’on en tirait étaient, elles, franchement décevantes : “La tradition d’organisation de la classe ouvrière américaine est la plus politique au monde, parce que la force de ses luttes annonce la défaite économique de l’adversaire et la rapproche non de la conquête du pouvoir pour construire une autre société dans le vide, mais de l’explosion du salariat pour réduire le capital et les capitalistes à une position subalterne dans cette même société” ⁽²²⁾. Défaite de l’adversaire ? Aux Etats-Unis ? Non, précisait Tronti : de toutes façons, “la pure lutte syndicale ne peut nous faire sortir du système [...], il faut une organisation de type léniniste” ⁽²³⁾.

§ 20 - Plus intéressante était, en revanche, l’analyse de la relation entre usine et société : “Au niveau le plus élevé du développement capitaliste, la société entière devient une articulation de la production. Autrement dit, toute la société vit en fonction de l’usine, et l’usine étend sa domination à toute la société.” ⁽²⁴⁾ Contre l’interprétation selon laquelle l’extension du secteur tertiaire signifiait un affaiblissement de la classe ouvrière, Tronti soutenait qu’avec la géné-

La Matérielle

ralisation du travail salarié, un nombre toujours plus élevé de personnes était en voie de prolétarianisation, ce qui ne faisait qu'amplifier l'antagonisme au lieu de le réduire.

§ 21 - Bien qu'*Operai e Capitale* soit devenu une référence obligée pour les militants de 68, on peut noter curieusement que l'auteur de cet ouvrage ne quitta jamais le PCI et qu'aujourd'hui encore, il demeure membre du post-communiste PDS. Mieux même il y a peu, Tronti a expliqué que l'interprétation gauchiste de son livre avait été le fruit d'une erreur. "Je n'ai jamais été *spontanéiste*. J'ai toujours pensé que la conscience politique devait venir du dehors." (25)

§ 22 - Indépendamment des opinions que professent Tronti aujourd'hui, il est, cependant, évident que, dans les années 1960, lui et les opéraïstes ouvrirent un front contre la tradition nationale-populaire de la gauche italienne, qui embrassait non seulement la politique, mais aussi la culture (philosophie, littérature, cinéma et sciences humaines), et qu'ils donnèrent une première réponse aux théories de la "domination totale" acceptées par tous, y compris par la gauche critique. Ce qui semble le plus actuel dans *Operai e Capitale*, c'est sûrement la critique du *logos* technico-productiviste, tant marxiste que libéral, et de l'idée - déjà présente chez Panzieri - que la connaissance est liée à la lutte, qu'elle n'est pas neutre, mais partisane (26).

§ 23 - Le livre de Tronti demeure une tentative sérieuse de rénovation du marxisme, même si elle n'a débouché sur rien (27). Son "subjectivisme" exprima une rébellion contre l'objectivisme du marxisme vulgaire, celui de l'École de Francfort compris, si on y excepte Marcuse. Tronti perçut le "projet" du capital de contrôler la société dans sa totalité, mais, à rebours d'Adorno, il l'interpréta comme une stratégie pour contenir la protestation ouvrière (28). Ce subjectivisme fut, en même temps, la source de nombreuses erreurs, la plus grave étant de considérer que la logique du développement capitaliste ne reposait pas sur l'extraction du profit, mais sur la combativité ouvrière. Une telle approche l'éloignait de Panzieri et du premier opéraïsme qui concevait le capital et la classe ouvrière comme deux réalités antagoniques également "objectives". Panzieri, en outre, ne commit

pas la bêtise de penser que les augmentations de salaire pouvaient provoquer la rupture du système (29).

§ 24 - Sans vouloir à tout prix revendiquer un "vrai" marxisme, il semble évident que l'approche de Tronti repose sur une lecture partielle de Marx et, davantage encore, sur une grossière simplification de la réalité. S'il est bien vrai que Marx a écrit que la lutte des classes est le moteur de l'Histoire, son analyse se centre sur la relation sociale entre deux pôles contradictoires d'un côté, le capital comme puissance sociale, travail "mort", objectivité pure, *esprit du monde*, et, de l'autre, le travail "vivant", la classe ouvrière qui, partie et fondement de la relation, fonde, en même temps, sa négation. L'origine de la contradiction est due à la double nature du travail ouvrier qui est à la fois travail abstrait, producteur de plus-value, et travail concret, producteur de valeurs d'usage. Le problème - ajoutait-il - est que "la valeur ne porte pas inscrite sur son front ce qu'elle est" (30). Selon Marx, les antinomies entre "subjectivisme" et "objectivisme" ne peuvent pas être résolues dans la théorie, mais dans la pratique (31), puisque seule la création d'un nouveau mode de production - la fameuse négation de la négation ou expropriation des expropriateurs - peut y parvenir.

§ 25 - Chez Tronti, en revanche, il y a bien hypostase du pôle subjectif "le capital comme fonction de la classe ouvrière" (32). Cela le conduisit à transformer la classe ouvrière en fondement ontologique de la réalité. La subjectivité n'était plus la force concrète d'individus conscients qui s'organisent pour changer le monde, mais - pour Tronti - une simple catégorie herméneutique pour la compréhension du capitalisme. Quant au négatif, il était parti en fumée.

§ 26 - Il convient de signaler que, presque quarante ans plus tard, le même schéma est constamment à l'œuvre dans *Empire*. Ici, le subjectivisme extrême, la lecture de l'Histoire à partir de la "puissance" ouvrière, devient pur délire "De la manufacture jusqu'à l'industrie à grande échelle, du capital financier à la restructuration transnationale et la mondialisation du marché, ce sont toujours les initiatives de la main-d'œuvre organisée qui déterminent les configurations du développement capitaliste." Ou encore "Nous

La Matérielle

arrivons ainsi au délicat passage par lequel la subjectivité de la lutte des classes transforme l'impérialisme en Empire. C'est pourquoi il est nécessaire de comprendre "la nature mondiale de la lutte des classes prolétarienne et sa capacité à anticiper et préfigurer les développements du capital vers la réalisation du marché mondial" (93). Dans ce passage, et tant d'autres similaires, la dialectique ouvriers-capital - cette "grammaire de la révolution", selon la magnifique expression d'Alexandre Herzen - s'évanouit dans l'apologie d'un présent sans contradictions. Si les ouvriers sont d'ores et déjà si forts et puissants, pourquoi devraient-ils faire la révolution?

Ruptures

§ 27 - La principale fonction de *Classe Operaia* fut sans doute d'impulser l'articulation de divers groupes locaux qui travaillaient sur la question ouvrière en divers lieux du pays. Le groupe, cependant, eut une vie brève, puisqu'il se saborda en 1966 (94). Pourquoi? Au cours d'une réunion tenue à Florence vers la fin 1966, Tronti, Asor Rosa et Negri lui-même se posèrent la question de l'urgence d'un virage *politique*. Le thème central était la relation classe-parti - la classe incarnait la stratégie et le parti la tactique. Il y avait un problème, néanmoins - si la première était très consciente du travail de démolition qui l'attendait, le second était en train de perdre le nord. Dans ces conditions, plutôt que de jeter de l'huile sur le feu des protestations ouvrières, il fallait faire de l'entrisme dans les syndicats, et surtout dans le PCI. L'idée était de former une sorte de direction ouvrière afin de lui faire jouer le rôle de "cale" (telle était l'expression utilisée) dans le Parti et modifier du coup son équilibre interne (95).

§ 28 - Il faut signaler que, jusqu'alors, l'opéraïsme avait été un laboratoire collectif, une sorte de réseau informel formé d'intellectuels, de syndicalistes, d'étudiants et de révolutionnaires de tendances diverses qui avaient tous en commun une sensibilité anti-bureaucratique, et la découverte d'un nouveau monde ouvrier en lutte. A l'exception de Tronti, personne n'y avait affronté ouvertement la question du léninisme. On acceptait le Lénine qui avait compris la convergence entre crise économique, crise politique et ten-

dance ouvrière vers l'autonomie, mais on n'abordait pas la question du parti.

§ 29 - Une minorité libertaire - intégrée par Gianfranco Faina, Ricardo d'Este et d'autres militants de Gênes et de Turin - n'accepta pas ce choix en faveur de l'entrisme. Tel qu'eux l'entendaient, l'opéraïsme était fondé sur l'idée que les forces subversives se regroupaient hors de la logique des partis et des syndicats officiels. Ils trouvèrent une source d'inspiration dans le communisme des conseils (96), chez les anarchistes espagnols et chez Amadeo Bordiga (97). Les années suivantes, ils partagèrent les positions libertaires du groupe Socialisme ou Barbarie et de l'Internationale situationniste, et rompirent définitivement avec toute prétention à "diriger" le mouvement (98). Une autre tendance, dirigée par Sergio Bologna, essaya de s'en tenir à l'opéraïsme originel, en revenant à son travail de fourmi au sein de la Fiat et de quelques usines lombardes (99). De sorte que le virage annoncé n'eut pas lieu et que Tronti dut reconnaître qu'on n'était pas parvenu à "réaliser le cercle vertueux de la lutte, de l'organisation [et non de l'auto-organisation, NdA] et de la possession du terrain politique" (40).

§ 30 - Au même moment, des événements importants compliquèrent le projet de convertir le PCI à l'opéraïsme (41). En 1968, la température sociale en Italie commença à monter à des niveaux préoccupants. Des ferments culturels nouveaux et de plus en plus intenses commençaient à se propager. Les problèmes nationaux se mêlaient à la situation internationale de la fin des années 1960 (manifestations contre la guerre au Vietnam, *Black Panthers*, etc.), en inaugurant une période de grands changements. Les premiers à entrer en mouvement furent les étudiants qui occupèrent les principales universités du pays - Trente, Milan, Turin et Rome. Ils commencèrent par mettre en cause l'autoritarisme universitaire et terminèrent par faire la critique du capitalisme, de l'Etat, de la patrie, de la religion, de la famille, etc. Ils manifestaient un mépris tout particulier pour les partis de gauche qu'ils accusaient d'être devenus des engrenages fondamentaux du régime. A la fin de l'année 1968, et surtout en 1969, quand les protestations ouvrières s'intensifièrent, le système entra en crise. La grande rupture sociale, qui ailleurs s'était consumée en quelques mois, s'étendit, en Italie, sur près de dix ans, et c'est là que réside

La Matérielle

sans doute la singularité de ce mouvement.

§ 31 – Il va sans dire que cette explosion de radicalité légitimait les hypothèses opéraïstes les plus audacieuses. La “stratégie du refus” était en train de se réaliser. Pourtant, Tronti affirma alors qu’on n’assistait pas à la naissance d’une nouvelle époque, mais plutôt à la dernière des poussées – et la plus désespérée d’entre elles – d’un cycle de luttes qui touchait à sa fin.

§ 32 – Il est loisible aujourd’hui de percevoir d’indéniables éléments de vérité dans ce pessimisme, mais, à l’époque, tout semblait encore en suspens. Soudain, Tronti accordait à l’Etat des attributs qui constituaient la négation de tout ce qu’il avait écrit jusqu’alors. Il n’y a plus, précisait-il “d’autonomie, d’autosuffisance, d’autoreproduction de la crise hors du système de médiation politique des contradictions sociales”. Traduit dans un langage plus clair, cela voulait dire que la lutte économique ne pouvait plus être politique, et que la classe ouvrière, considérée jusque-là comme une force antagoniste, devenait la “seule rationalité de l’Etat moderne”⁽⁴²⁾. En vérité, aux yeux de Tronti, l’utopie touchait à sa fin, et c’est cela qu’il cherchait à signifier en parlant d’“autonomie de la politique”, une idéologie qui eut une vie courte, bien qu’elle accompagnât l’évolution d’une partie des opéraïstes – le critique littéraire Alberto Asor Rosa ou le jeune germaniste Massimo Cacciari – vers l’académisme et le PCI, où ils furent accueillis comme des repentis. La croyance en l’existence d’une sphère politique “pure” à l’intérieur de l’Etat servit de justification à d’autres pour entamer une longue marche au sein des institutions.

§ 33 – A l’intérieur du PCI, se déroula un (court) débat sur l’opportunité de chevaucher le tigre du mouvement, mais, à la fin, prévalurent les positions les plus conservatrices, au point qu’on en vint à exclure le groupe du *Manifesto* (Rossanda, Pintor, Magri). C’est ainsi que, de manière peu glorieuse, conclut le trajet d’un secteur des “marxistes autonomistes”. Quant aux autres, la majorité d’entre eux, dont Antonio Negri, vit dans la nouvelle situation la possibilité d’impulser une politique révolutionnaire hors des partis de gauche, et même contre eux.

§ 34 – En 1969, on assista à la multiplication de groupes et de groupuscules d’extrême gauche qui

se proposaient tous de reproduire en Italie la stratégie bolchevique – dans ses différentes versions – léniniste, trotskiste, stalinienne et maoïste –, par la création d’un parti pur et dur visant à la prise du pouvoir. Les opéraïstes fondèrent *Potere Operaio* et *Lotta Continua*, formations qui gravitaient également dans l’orbite du marxisme-léninisme bien qu’elles n’aient pas manifesté une sympathie particulière pour le modèle soviétique ni même, reconnaissons-le, pour le chinois.

§ 35 – Si le projet était irréel, les conflits, eux, étaient bel et bien authentiques, et à mesure que les groupes subversifs gagnaient du terrain, l’Etat devenait de plus en plus agressif. Le dénouement fut la “stratégie de la tension”, soit une série d’attentats et d’assassinats commis par les services secrets italiens entre 1969 et 1980 avec la complicité des gouvernements successifs. Il n’y a pas le moindre doute, en effet – et il existe des dizaines de documents pour le prouver –, que, en Italie, le terrorisme fut, dans un premier temps, l’apanage de l’Etat lui-même, et non des mouvements d’extrême gauche⁽⁴³⁾.

§ 36 – L’histoire de ces événements tragiques étant hors des objectifs de la présente étude⁽⁴⁴⁾, je me contenterai ici de signaler les trois points suivants – 1) en adoptant en 1974 la stratégie du compromis historique – laquelle visait, pour les communistes, à entrer au gouvernement grâce à une alliance stratégique avec les démocrates-chrétiens –, le PCI se déplaça encore plus vers la droite, en contribuant ainsi à légitimer la criminalisation de toute dissidence – 2) cette évolution, ainsi que les massacres d’Etat finirent par convaincre un grand nombre de militants que la seule voie praticable était la voie militaire et qu’il fallait un parti structuré de manière verticale, hiérarchique et clandestine – 3) la lutte armée fut une erreur aux conséquences incalculables, qui entraîna le mouvement vers un affrontement sanglant – et voué à l’échec – avec l’Etat.

Les mésaventures de l’ouvrier social

§ 37 – C’est dans ce contexte que nous devons analyser la pensée de celui qui prit le relais de l’opéraïsme – Antonio Negri. Il a souvent raconté lui-même sa trajectoire. Originaire d’une famille modeste, il étudia à l’université de Padoue, où il fit une thèse sur l’historicisme allemand, avant de

La Matérielle

prolonger ses études en Allemagne et en France. Il a connu une brillante carrière universitaire, et a publié quelque vingt livres, ainsi qu'un nombre impressionnant d'articles dans des revues du monde entier. A partir de la fin des années 1950, et à côté de ses activités d'enseignement, il s'engagea dans l'action politique, d'abord dans les secteurs catholiques, puis au sein du Parti socialiste et enfin dans la mouvance opéráiste⁽⁴⁵⁾.

§ 38 - Dans sa première étape, et jusqu'à *Classe Operaia*, l'apport de Negri ne fut pas décisif, mais il devint déterminant avec la fondation de *Potere Operaio*. Le groupe naquit pendant l'été 1969, dans le contexte d'une crise du mouvement étudiant, dont la cause, du point de vue marxiste-léniniste, tenait au fait que les révoltes étudiantes n'avaient de sens que subordonnées à une "hégémonie ouvrière", c'est-à-dire à la ligne de l'organisation. Il était donc urgent, dans cette optique, de construire une direction politique pour les canaliser en ce sens. Negri impulsa, alors, l'idée d'édifier un parti centralisé, "compartimenté" et vertical. "Notre analyse se fonde sur l'œuvre des classiques, de Marx, de Lénine, de Mao. Il n'y a pas de place, dans notre organisation, pour les états d'âme ni pour les velléités", écrivait-il dans un texte qui ne permet guère d'interprétations "autonomistes"⁽⁴⁶⁾.

§ 39 - Contrairement à *Lotta Continua* (LC), un groupe plutôt porté sur l'activisme, *Potere Operaio* (PO) accordait une certaine importance à l'élaboration théorique tournant autour d'une interprétation extrémiste de l'opéraïsme des origines. La *subjectivité* ne résidait plus dans la classe, mais dans l'avant-garde communiste, c'est-à-dire dans le groupe PO. Il convenait donc de centraliser et de radicaliser les antagonismes spontanés pour les transformer en action insurrectionnelle contre l'Etat. Une fois de plus, la tentative échoua. Le cycle de luttes entamé au début des années 1970 entra dans sa phase déclinante et l'une de ses dernières manifestations fut l'occupation de la Fiat Mirafiori (à Turin) qui, en mars 1973, mit fin à l'époque des grands affrontements entre les ouvriers et le capital. Un des legs de cette lutte fut le Statut des travailleurs, un ensemble de dispositions favorables au monde du travail, aujourd'hui réduit à une coquille vide.

§ 40 - Pendant la fin de la décennie, les conflits

sociaux persistent, mais leur centre de gravité ne se trouvait plus dans les usines. Dans le même temps que les principales formations extraparlémentaires entraient en crise (PO se dissout en 1973 et LC en 1976), naissait une constellation de petits groupes autour du slogan "Prenons la ville". Quelques-uns de ces groupes prirent le nom d'"Indiens métropolitains" ou de "Proletariat juvénile". Ils occupaient des immeubles, formaient des centres sociaux, fondaient des revues, mettaient en marche des projets de communication alternative, créaient des associations féministes et écologistes. Avec une base militante située tant dans les usines que dans les quartiers, ces groupes commençaient à abandonner les vieilles conceptions du parti séparé et du dirigisme léniniste pour aller à la recherche d'alternatives dans l'organisation d'espaces de coexistence et d'échange social *autonomes* par rapport à la légalité dominante. Pour mettre en valeur leur indépendance politique, ils utilisaient des sigles où apparaissait le mot "autonome" - par exemple, "Proletaires autonomes" ou "Assemblée autonome" - de telle sorte qu'on commença à les identifier sous le nom de "zone de l'autonomie ouvrière"⁽⁴⁷⁾.

§ 41 - Negri interpréta la nouvelle étape avec un triomphalisme militant qui était à l'extrême opposé du pessimisme de Tronti (et de son "autonomie du politique"). Pour lui, il n'y avait plus de retour en arrière possible - le refus du travail tayloriste avait jeté à bas les murs qui séparaient l'usine du territoire. Tout le processus social était maintenant mobilisé pour la production capitaliste, augmentant de la sorte l'importance du travail productif. Dans cette nouvelle situation, l'ouvrier-masse sortait de l'usine pour se déplacer vers le territoire, *l'usine diffuse*, et devenir *l'ouvrier social*, le nouveau sujet dont notre auteur commença de proclamer la centralité. Techniciens, étudiants, enseignants, ouvriers, émigrés, squatters finissaient tous dans le même sac, sans que Negri porte la moindre attention à leurs différences, à leurs spécificités et à leurs contradictions. Se proposant de renverser (en italien, *rovesciare*) les catégories de Marx, il introduisit dans son analyse la catégorie d'*autovalorisation* (la même que celle qui réapparaîtra, sans autres explications, un quart de siècle plus tard, dans *Empire*)⁽⁴⁸⁾. De quoi s'agit-il? Alors que la valorisation capitaliste se fonde sur la va-

La Matérielle

leur d'échange, l'auto-valorisation - pivot de l'édifice théorique de Negri - serait fondée, elle, sur la valeur d'usage et sur les nouveaux besoins des prolétaires. Généralisant sur tout le territoire - l'usine diffuse - les pratiques d'auto-valorisation, l'ouvrier social devait désormais lutter pour le "salaire garanti". Dès lors, chez Negri, le noyau du conflit (et, partant, de l'analyse) se déplaçait vers l'Etat. Il pensait que l'Etat keynésien - qu'il appelait *l'Etat-plan* - avait inscrit les acquis de la révolution d'Octobre au cœur du développement capitaliste, en transformant le "pouvoir ouvrier" en une "variable indépendante". Pour lui, la lutte principale avait lieu maintenant sur le terrain de l'auto-valorisation et, puisqu'il n'y avait plus de reproduction du capital hors de l'Etat, la "société civile" cessait d'exister, en laissant seuls, face à face, deux grands adversaires : les prolétaires et l'Etat⁽⁴⁹⁾.

§ 42 - En dépit de son apparente cohérence, ce raisonnement portait d'une interprétation erronée du concept marxiste de *valeur*. Pour Negri, la valeur d'usage exprimait la radicalité ouvrière, sa potentialité subjective, en tant qu'antagoniste de la valeur d'échange. Elle était en quelque sorte le "bon" côté de la relation. Pourtant, si on adopte le point de vue de la critique de l'économie politique, une telle approche n'a pas de sens, car, comme l'expliquait Marx dans le premier chapitre du tome I du *Capital*, la valeur d'usage n'est en aucune manière une catégorie morale, mais la base matérielle de la richesse capitaliste, la condition de son accumulation. Si, à un moment quelconque du procès de circulation, les valeurs d'usage ne se transforment pas en valeurs d'échange, elles cessent d'être des valeurs et, en ce sens, elles limitent et conditionnent le processus de valorisation.

§ 43 - Une des sources de Negri était Agnès Heller, une des exposantes les plus connues de l'école de Budapest, laquelle avait mis au centre de sa réflexion sur Marx le concept de besoins *radicaux*. Elle prenait bien garde, toutefois, de tomber dans l'apologie des besoins *immédiats*. "Le besoin économique, écrivait-elle, est une expression de l'aliénation capitaliste dans une société où la fin de la production n'est pas la satisfaction des besoins, mais la valorisation du capital, où le système des besoins repose sur la divi-

sion du travail et la demande du marché."⁽⁵⁰⁾ Negri, lui, n'évita pas l'apologie, et s'écarta ainsi du marxisme critique, en oubliant qu'on ne peut pas combattre un monde aliéné d'une façon aliénée. L'autonomie, en outre, ne peut s'exprimer dans la condition immédiate de la classe. Sous la domination du capital, l'autonomie est un projet, une tendance ou, plus précisément, une tension. Elle ne peut se constituer en réalité pratique que dans les moments de rupture, dans les espaces décolonisés. Quand cette réalité pratique se socialise, viennent alors les grands moments de crise de l'administration, comme en France en 1968 ou en Italie en 1977. Contrairement à ce que pense Negri, le communisme n'est pas "l'élément dynamique constitutif du capitalisme"⁽⁵¹⁾, mais une autre société sans antagonismes de classes, sans pouvoir d'Etat et sans fétichisme mercantile.

§ 44 - Et le parti ? "Dans ma conscience et ma pratique révolutionnaire, je ne peux ignorer ce problème", écrivait celui qui se voyait lui-même comme le Lénine italien, en précisant qu'il était "urgent de lancer le débat sur la dictature communiste"⁽⁵²⁾. Le parti, en effet, restait une tâche en suspens, bien qu'il existât déjà en embryon, avec l'Autonomie organisée (avec une majuscule, pour bien la distinguer de l'autre autonomie), c'est-à-dire l'ensemble des organisations semi-clandestines et leurs services d'ordre militarisés qui, poussés par la répression étatique, pratiquaient la lutte des classes avec l'intention de "filtrer" et de "recomposer" l'antagonisme des masses dans l'attente de la lutte finale⁽⁵³⁾.

§ 45 - Le résultat fut catastrophique. Le rêve de la prise de pouvoir se heurta bien vite contre les brisants de la réalité. A partir de 1977, dernière grande saison créative du "laboratoire Italie", le PC fit front uni avec la démocratie-chrétienne au pouvoir. La répression entra dans une nouvelle phase, écrasant tout ce qui se plaçait au-delà de la gauche parlementaire, et annulant la différence entre terrorisme et protestation sociale. Chacun de son côté, et souvent en concurrence l'une contre l'autre, l'Autonomie organisée - ou, plutôt, certaines de ses organisations⁽⁵⁴⁾ - et les néostalinienne Brigades rouges continuèrent leur absurde assaut contre le "cœur de l'Etat" (comme si l'Etat avait un cœur !), entraînant dans leur ruine le riche et complexe tissu de l'autonomie avec un "a" minuscule⁽⁵⁵⁾.

§ 46 - Encore en 1978, à l'occasion de l'exécution d'Aldo Moro par les Brigades rouges (une des erreurs les plus néfastes et les plus lourdes de conséquences négatives jamais commises par un groupe révolutionnaire), et tout en manifestant son désaccord, Negri pouvait écrire que le côté positif de l'action était d'avoir imposé au mouvement la "question du parti"⁽⁵⁶⁾. Le 7 avril 1979, l'hallucination prit fin de la façon la plus tragique, quand Negri et des dizaines de militants de l'Autonomie furent emprisonnés sous la (fausse) accusation d'être les idéologues des Brigades rouges. Ils allaient passer entre deux et sept ans en prison, désignés par la mesquinerie du pouvoir comme des victimes dignes d'être sacrifiées sur l'autel de la paix sociale⁽⁵⁷⁾. En 1980, la dernière tentative d'occupation de l'usine Mirafiori marquait la fin symbolique d'un long cycle de conflits sociaux où, cas unique dans l'histoire européenne, les luttes ouvrières et étudiantes, les mouvements pour la réinvention de la vie avaient évolué ensemble dans une formidable tentative de libération collective⁽⁵⁸⁾.

Notes

⁽⁹⁾ Cette brève reconstruction se fonde sur le livre de Nanni Balestrini et Primo Moroni, *L'Orda d'Oro. 1968-1977. La grande ondata rivoluzionaria e creativa, politica ed esistenziale*, Feltrinelli, Milan, 1997, et sur celui d'Oreste Scalzone et Paolo Persichetti, *la Révolution et l'Etat. Insurrections et "contre-insurrection" dans l'Italie de l'après-68*, Dagorno, 2000. On lira aussi *Futuro Anteriore. Dai Quaderni Rossi ai movimenti globali. ricchezze e limiti dell'operaismo italiano*, Derive/Approdi, Roma, 2002. J'ai également consulté le site <http://www.intermarx.com> (en particulier les excellents écrits de Maria Turchetto et de Damiano Palano), les revues *Vis-à-Vis* et *Primo Maggio*, ainsi qu'un vieil essai que j'avais publié anonymement sous le titre "*Proletari se voi sapeste*" dans *Al tramonto. Operaismo italiano e dintorni*, supplément de la revue *Insurrezione* (Renato Varani editore, Milan, 1982).

⁽¹⁰⁾ Franco Alasia, Danilo Montaldi, *Milano, Corea*, Feltrinelli, 1978, p. 184.

⁽¹¹⁾ R. Panzieri, *La crisi del movimento operaio. Scritti, interventi, lettere, 1956-1960*, Lampugnani, 1973. Panzieri fut directeur de la revue théorique du PSI, *Mondo Operaio*.

⁽¹²⁾ Cf. R. Panzieri, *Spontaneità e Organizzazione. Gli anni dei Quaderni Rossi. Scritti Scelti*, Biblioteca Franco Serantini, 1994.

⁽¹³⁾ K. Marx, *El Capital*, Editorial Librerías Allende,

1977, pp. 328-330. [C'est cette même expression de "travailleur collectif" qui figure dans la version française, NdT].

⁽¹⁴⁾ Cf. K. Marx, *Le Capital. Livre I, Chapitre VI (inédit)*, Union générale d'éditions, 1971.

⁽¹⁵⁾ R. Panzieri, "*Sull'uso capitalistico delle macchine nel neocapitalismo*" et "*Plusvalore e pianificazione. Appunti di lettura del Capitale*", dans *Spontaneità...*

⁽¹⁶⁾ Sergio Bologna, "*Il rapporto fabbrica-società come categoria storica*", *Primo Maggio*, n°2, Milan, 1974.

⁽¹⁷⁾ Antonio Gramsci, *Quaderni del Carcere*, édition de Valentino Gerratana, Einaudi, Turin, 1977, cahier 22, "*Americanismo e fordismo*", p. 2146.

⁽¹⁸⁾ R. Alquati, *Composizione organica del capitale e forza-lavoro alla Olivetti*, *Quaderni Rossi*, n°2, 1962, pp. 63-98. En 1975, cet auteur a rassemblé ses écrits dans *Sulla Fiat e altri scritti*, Milan, Feltrinelli.

⁽¹⁹⁾ Danilo Montaldi, "*Il significato dei fatti di luglio*", *Quaderni di Unità Proletaria*, n°1, 1960. Montaldi était un intellectuel libertaire proche du groupe Socialisme ou Barbarie. Sans appartenir au réseau, il exerça une forte influence sur les premiers opéraïstes.

⁽²⁰⁾ En plus des protagonistes déjà cités, il faut mentionner, parmi les membres de *Classe Operaia*, Giairo Daghini, Luciano Ferrari-Bravo, Guido Bianchini, Enzo Grillo (traducteur des *Grundrisse* en italien), Oreste Scalzone, Franco Piperno, Franco Berardi, Gianfranco Della Casa, Gaspare de Caro, Gianni Amaroli et Ricardo d'Este.

⁽²¹⁾ *Classe Operaia*, n°1, janvier 1964. Repris in Mario Tronti, *Operai e Capitale*, Einaudi, Turin, 1966 (nouvelle édition, 1971), pp. 89-95. (Une version française de ce texte a paru chez Christian Bourgois.)

⁽²²⁾ Tronti, *op. cit.*, pp. 298-299.

⁽²³⁾ Tronti, *op. cit.*, pp 81 et 84.

⁽²⁴⁾ Tronti, *op. cit.*, p. 53.

⁽²⁵⁾ Tronti, entrevue parue dans *L'Unità*, Rome, 8 décembre 2001. Dans un entretien précédent, daté du 8 août 2000, Tronti déclara : "*Nous fûmes victimes d'une illusion optique.*"

⁽²⁶⁾ Tronti, *op. cit.*, p. 14.

⁽²⁷⁾ Dans ses *Considerations on Western Marxism* (New Left Book, Londres, 1976), Perry Anderson ne consacre pas une ligne à l'opéraïsme italien.

⁽²⁸⁾ Dans *Dialectique négative*, Adorno affirma la suprématie de l'"objet" (traduction en italien, Einaudi, 1975, pp. 156-157).

⁽²⁹⁾ Voir, par exemple, R. Panzieri, "*Plusvalore e capitale*", *op. cit.*, où l'auteur signale l'unité du capitalisme comme fonction sociale.

⁽³⁰⁾ Marx, *El Capital*, tome I, p. 88.

⁽³¹⁾ Pages de Karl Marx. Choiesies, traduites et présentées par Maximilien Rubel. 1. *Sociologie critique*, Payot, 1970, p.103.

⁽³²⁾ Tronti, *op. cit.*, p. 221.

(33) *Empire*, pp. 261 et 291.

(34) Le dernier numéro de la revue parut en mars 1967.

(35) Gianni Armaroli (collaborateur génois de *Classe Operaia*), lettre à l'auteur, 30 décembre 2002.

(36) Les principaux théoriciens des conseils ouvriers furent les *tribunistes* hollandais (ainsi nommés à cause du périodique qu'ils éditaient, *De Tribune*) Anton Pannekoek et Herman Gorter; à côté des Allemands Karl Korsch, Otto Ruhle et Paul Mattick.

(37) Contrairement à ce qu'on dit souvent (voir, par exemple, Octavio Rodríguez Araujo, *Izquierdas e izquierdismos. De la Primera Internacional a Porto Alegre*, Siglo XXI editores, 2002, p. 115), Bordiga n'était pas un *conseilliste*, mais un partisan convaincu de l'idée bolchevique de parti. Voir là-dessus la polémique qu'il soutint avec Gramsci in *Antonio Gramsci-Amadeo Bordiga. Debate sobre los consejos de fábrica*, editorial Anagrama, 1973. Cependant, c'est Bordiga –fondateur et premier secrétaire du PCI–, et non Gramsci, qui s'opposa à la bolchevisation des partis occidentaux, imposée par l'Internationale communiste à partir de 1923.

(38) Vers 1967 naquirent, à Gênes, le Circolo Rosa Luxemburg, la *Lega Operai-Studenti* et *Ludd-Consigli Proletari* (présents aussi à Rome et Milan). A Turin, l'*Organizzazione Consiliare* naît en 1970 et *Comontismo* en 1971. Minoritaires, mais significatifs, ces groupes furent pratiquement effacés des histoires du mouvement de 1968.

(39) En 1969, Sergio Bologna et d'autres créèrent *La Classe*, une revue qui servit de porte-parole aux luttes ouvrières de Fiat. Bologna participa à la fondation de *Potere Operaio*, avant d'animer, dans les années 1970 et 1980, la revue *Primo Maggio*, un bastion de l'opéraïsme original.

(40) Tronti, entrevue citée, 8 août 2000.

(41) Entre 1968 et 1971, la tentative déboucha sur la création de la revue *Contropiano*, dirigée par Asor Rosa et Cacciari, à laquelle collaborèrent aussi bien Tronti que Negri.

(42) M. Tronti, *Sull'autonomia del politico*, Feltrinelli, 1977, pp. 7, 19 et 20.

(43) Eduardo di Giovanni, Marco Ligini, *La strage di Stato*, Samonà e Savelli, 1970 (réédition Avvenimenti, 1993).

(40) Tronti, entrevue citée, 8 août 2000.

(41) Entre 1968 et 1971, la tentative déboucha sur la création de la revue *Contropiano*, dirigée par Asor Rosa et Cacciari, à laquelle collaborèrent aussi bien Tronti que Negri.

(42) M. Tronti, *Sull'autonomia del politico*, Feltrinelli, 1977, pp. 7, 19 et 20.

(43) Eduardo di Giovanni, Marco Ligini, *La strage di Stato*, Samonà e Savelli, 1970 (réédition Avvenimenti, 1993). (44) Parmi les idées les plus curieuses de Negri, on

retiendra l'éloge de l'"absence de mémoire". Voir Antonio Negri, *Du Retour. Abécédaire biopolitique*, Calmann-Lévy, 2002, p. 111.

(45) Cf. A. Negri, *Du retour*.

(46) Antonio Negri, *Crisi dello Stato-piano, comunismo e organizzazione rivoluzionaria*, Feltrinelli, 1972, p. 181. Ce "néo-léninisme insurrectionnel" sera systématisé in A. Negri, *La fabbrica della strategia. 33 lezioni su Lenin*, Libri Rossi, 1977.

(47) Un des groupes les plus connus de cette tendance était le Collettivo di via dei Volsci, de Rome, qui allait bientôt fonder Radio Onda Rossa, une station du mouvement qui existe encore.

(48) Negri a développé le thème de l'autovalorisation dans *Il dominio e il sabotaggio. Sul metodo marxista della trasformazione sociale*. Feltrinelli, 1978. Cf. aussi *Empire*, pp. 491 et 493.

(49) A. Negri, *Proletari e Stato. Per una discussione su autonomia operaia e compromesso storico*, Feltrinelli, 1976, p. 30. La question de la dissolution de la société civile dans l'Etat est reprise dans *Empire*, pp. 51, 398-399.

(50) Agnès Heller, *La teoria dei bisogni in Marx*, Feltrinelli, 1977, p. 26.

(51) A. Negri, *Marx oltre Marx. Quaderno di lavoro sui Grundrisse*, Feltrinelli, 1979, p. 194.

(52) A. Negri, *Il dominio...*, pp. 61 et 70.

(53) Dans les années 70, il y eut en Italie des dizaines, et probablement des centaines, de groupes qui pratiquèrent la lutte armée. Outre les Brigades rouges, on peut citer, parmi beaucoup d'autres, les *Nuclei Armati Proletari* (NAP), *Prima Linea*, *Mai più senza fucile*, *Azione Rivoluzionaria* et *Proletari Armati per il Comunismo*.

(54) Contrairement à ce que je lis dans *Memoria*, n° 167 (janvier 2003, p. 5), il n'a jamais existé en Italie un groupe appelé "Autonomie ouvrière". Negri dirigeait une des nombreuses organisations qui formaient le camp de l'autonomie ouvrière.

(55) Sur le bilan tragique de la lutte armée, on lira Cesare Bermani, *Il nemico interno. Guerra civile e lotte di classe in Italia (1943-1976)*, Odradek, 1997.

(56) *Rosso*, mai 1978. La revue, éditée à Milan, était l'organe du *Gruppo Gramsci*, une organisation dirigée par Negri.

(57) Après deux années d'emprisonnement, Negri fut mis en liberté grâce à son élection comme député sur les listes du Parti radical. En 1983, il s'exila en France.

(58) Dans les années 1980 et 1990, le projet d'un opéraïsme libertaire est resté vivant dans la réflexion de quelques collectifs comme *Primo Maggio*, *Collegamenti-Wobbly* et *Vis-à-Vis*.

MADE IN ITALY

« C'est pas l'Italie □ C'est l'Afrique □
les bédouins, par rapport à ces bouseux,
sont des fleurs de vertus civiles. »
Luigi-Carlo Farini, représentant de Vic-
tor-Emmanuel à Naples aux lendemains
de l'annexion.

§ 1 – L'opéraïsme, dernière tentative pour retrouver/restaurer la théorie du Prolétariat n'a pas vraiment d'équivalent théorique dans le reste de l'Europe occidentale si ce n'est, d'une certaine manière l'*Internationale Situationniste* qui, précisément à la même époque (1962, conférence de Göteborg), s'éloigne de ses assises artistiques antérieures, à travers la recherche identique d'un référent théorique révolutionnaire supplétif à la « vieille classe ouvrière »² Dans les deux cas, on est encore dans la problématique du « Sujet révolutionnaire » propre au paradigme ouvrier de la révolution, même si celui-ci, à travers ses « figures » nouvelles, oblige déjà à pas mal de contorsions théoriques et politiques, comme on vient de le voir. – Lesquelles, de l'opéraïsme « historique » de Panzieri et Alquati à la dissolution de *Lotta continua* en 1976, via les itinéraires de Tronti et de Negri, sont de plus en plus forcées au fur et à mesure que l'on s'approche du milieu des années 1970 c'est-à-dire de l'entrée effective de l'Europe occidentale dans la crise. C'est alors que s'ouvre la période de la théorie postprolétarienne de la révolution et que la minorité qui refuse l'entrisme rencontre l'ultra-gauche conseilliste et retrouve Bordiga, *Socialisme ou Barbarie* et l'*IS* (§ 29).

§ 2 – Malgré cela, l'opéraïsme reste un produit de l'histoire de la lutte de classes italienne, ce qui ne réduit pas, bien au contraire, sa portée théorique. S'il répond en effet aux transformations du procès de travail dans l'industrie (surtout automobile à l'époque), les OS qui à la Fiat (comme à Renault) remplacent systématiquement

² « C'est principalement dans sa tentative de redéfinir le concept de *prolétariat*, à la lumière de l'analyse du processus de réification/alienation de la vie quotidienne, que l'on relève à quel point le parcours théorique de l'*IS* fut déterminé par son besoin de trouver un *référent* qui confirmerait les présupposés politiques de sa théorie et qui, lui-même, se justifierait en vertu du besoin de la théorie situationniste. » (G. Marelli, *l'Amère victoire du situationnisme*, éd. Sulliver, Paris 1998, p. 179) Ceci est valable également pour l'opéraïsme et le reste, dans son schéma, pour la théorie postprolétarienne de la révolution.

les ouvriers professionnels sur les nouvelles chaînes de montages – ceux-là mêmes qui se proclament fiers d' « appartenir à la nation ouvrière » (*supra*, § 2) construite sur les acquis de la Résistance et de l'antifascisme – sont en Italie (du Nord) de jeunes méridionaux et non des « extra-territoriaux », comme on dit aujourd'hui, venus du Maroc ou d'Algérie comme à Flins. Ce *simple* fait d'une émigration intérieure (qui n'a rien à voir avec l'exode rural vers les villes du tournant du XIX^{ème} siècle) change tout, ne serait-ce que parce que l'on ne peut ni les empêcher d'immigrer au Nord ni les renvoyer chez eux □ il efface la « question méridionale » comme problème provincial pour la hisser au niveau d'une structure de classes. C'est cela qui rend possible l'opéraïsme comme théorie (qui vaut universellement, donc) dans une dimension nationale singulière.

§ 3 – La « question méridionale » qui explique cela, n'est pas une ratée de l'histoire du capitalisme italien, ou un retard de celui-ci, elle est consubstantielle à sa mise en place, comme conséquence de ce que l'on a appelé à l'époque du *Risorgimento* la « piémontisation » du *Mezzogiorno*, c'est-à-dire sa subordination formelle aux intérêts de la classe capitaliste septentrionale, elle-même rendue possible par l'absence d'une classe capitaliste locale et de la classe prolétaire corollaire. Ainsi, dès lors qu'elle s'énonce comme telle, la « question méridionale » n'en est plus une. Le dépassement ne date donc pas des années 1960. Si elle a été gérée ainsi par la « Droite historique » au cours des premières années de l'annexion, il n'en est plus de même à partir de 1876, dès l'instant où la *Giovane sinistra* arrive au pouvoir avec Depetris et contractualise au travers de la réforme électorale de 1882 l'alliance de la classe capitaliste piémontaise et de la bourgeoisie agraire du Sud (les *galantuomini*, comme on les appelle). L'alliance consiste à échanger l'appui des propriétaires terriens afin de réaliser les réformes et les investissements nécessaires à l'économie piémontaise (éducation primaire gratuite et obligatoire, infrastructures ferroviaires...), contre l'assurance de ne pas toucher au régime foncier et l'ouverture (lucrative) du pouvoir aux fils des *galantuomini*. La « question méridionale » a donc été intégrée dans la structure de la classe dominante au niveau politique national. On fait un bond dans l'histoire et on trouve Gramsci, alors dirigeant du Parti Communiste Italien qui, en 1926, théorise ce même changement de perspective de la question méridionale en affirmant la nécessité d'opposer au bloc conservateur des industriels du Nord et des agrariens du Midi le bloc de classe des ouvriers du Nord et des paysans du Sud... Ainsi, Gramsci fait également, au niveau de la lutte de classes,

La Matérielle

d'un problème local une question nationale. Le « bloc conservateur », malgré les vicissitudes de la Libération, ne s'effondrera qu'au début des années 1990 avec la *Tangentopoli*.

§ 4 – En attendant, l'opéraïsme, comme le dit Sergio Bologna, a pour sa part « broyé l'hégémonie sur les presses de Mirafiori » (§ 9) qui, bientôt à leur tour, broieront l'opéraïsme, au profit des théories du « préca-riat ».

Octobre 2003



lamaterielle@tiscali.fr

Tous les numéros sont téléchargeables au format PDF sur notre site ☐

<http://lamaterielle.chez.tiscali.fr>

la Matérielle est présente sur le site
l'@NGLE MORT

<http://anglemort.ouvaton.org/>